

Jean-Pierre Binder



Émilie Binder, née Janets (1796-1866)

**L'ASCENSION DE JEAN JACQUES BINDER CARROSSIER  
RACONTÉE PAR ÉMILIE JANETS**

Carteret, le 11 mai 2011

## LA RECONTRE À VINCENNES

Je me souviens très bien, en ce dernier dimanche de mai 1806, le jour de ma première communion, de la réception organisée par mes parents et de ma rencontre avec ce grand jeune homme blond, bien bâti, les yeux clairs et accusant un léger accent allemand. Il s'appelait Johann Jacob Binder et venait d'arriver en France pour travailler dans les ateliers des différents Trains militaires, en pleine extension dans notre ville de Vincennes. Aussi bien ceux du Génie, de l'Artillerie, ou des Equipages en instance de création à des fins logistiques pour substituer l'Armée aux soumissionnaires civils sur décision de Napoléon déçu par la qualité des services rendus par ces derniers.

– Mademoiselle, dit-il avec un grand sourire et en s'inclinant légèrement.

J'étais intimidée et flattée mais ne pouvais que lui rendre son sourire.

A cette époque, mon père Germain Janets, négociant prospère en épicerie après l'avoir été, dans la parfumerie à Paris par tradition familiale jusque pendant la Révolution, était maintenant maire de Vincennes depuis deux ans. Il avait, entre autres missions, la charge d'organiser l'accueil chez l'habitant des nouvelles recrues civiles destinées à fournir la main-d'œuvre qualifiée des ateliers militaires, notamment de ceux à venir des Equipages. Johann Jacob faisait partie d'un nouveau lot d'arrivants, et se tenait un peu à part avec des jeunes gens dans une situation semblable. Ce fut en cette occasion que Jean Binder, Jean Schoempplé, Ernest Bong, François Depralon et Charles Dieterich se rencontrèrent et restèrent en amitié pendant les années qui suivirent. J'ai francisé leurs prénoms, comme eux-mêmes le firent plus tard en s'installant définitivement en France, y compris celui de Johann qui deviendra mon mari Jean.

J'étais tombée amoureuse le jour de ma communion !

\*

Ma mère Marguerite se rendait compte rapidement de mon émoi, à travers mes bavardages fréquents à son sujet... Elle avait déjà mis au monde un fils aîné Jean Pierre, puis une fille Emilie Adélaïde qui vous conte maintenant cette histoire, ensuite un petit frère prénommé Germain qui ne dépassera pas sa sixième année, deux sœurs Sophie et Julie en bas âge. Un heureux événement était prévu pour le mois d'août, ce qui commençait d'ailleurs à se voir. De son côté, mon père semblait

apprécier Johann qu'il avait chaleureusement recommandé à son vieil ami Louis Baris, propriétaire vivant de ses rentes et très bien introduit dans le monde de la fabrication et du négoce des voitures. Johann logeait depuis peu dans un petit meublé appartenant à Maître Louis, comme on l'appelait à Vincennes en souvenir de l'appartenance à je ne sais quelle Confrérie, moyennant un loyer très raisonnable. Ainsi commençait la toute nouvelle installation de Johann en France.

Johann plaisait à ma mère. Il parlait correctement le français, langue dont l'apprentissage était recherché dans son Wurtemberg natal, surtout depuis que son Prince le duc protestant Frédéric fut fait prince électeur par Bonaparte en 1803, événement ouvrant notamment des débouchés pour les cadets de famille en recherches d'emplois dans une France en plein développement. De plus, sa conversation était agréable, ce qui lui valut d'être régulièrement invité à des repas familiaux auxquels participaient les deux aînés, mon frère Jean Pierre et moi-même.

C'est en de telles occasions qu'il raconta sa jeunesse wurtembergeoise. Il était né en janvier 1783 à Marbach am Neckar, localité située à une quinzaine de kilomètres au nord de Stuttgart, dans une famille protestante depuis beaucoup plus d'un siècle. À cette date le Wurtemberg était redevenu catholique depuis dix ans et le restera une quinzaine d'années encore. Néanmoins, Johann Jacob Binder fut baptisé protestant le jour de sa naissance, avec le même prénom que son père et son grand-père paternel. Son père était alors connu comme bourgeois et sellier, métier qu'il transmettra plus tard à son fils aîné Jacob Friedrik alors âgé de cinq ans et à son cadet Johann Jacob. Le reste de la fratrie se composait de quatre filles, dont une demi sœur de 23 ans, née d'un premier lit de sa mère Magdalena, née Lauterwasser, vieille famille de Rielinghausen. Devenue veuve en 1767, elle s'était remarié quelques mois après. J'ai assez cité de noms... pour dire en fin de compte que toutes ces familles nombreuses et alliances depuis au moins quatre générations avaient vécu dans un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de Marbach.

De son enfance à Marbach, Jean dont je devenais toujours secrètement plus amoureuse, en parlait peu. L'année 1797, année de sa confirmation, avait marqué son entrée dans l'adolescence, et surtout le début de son apprentissage du métier de sellier avec son père et son frère Friedrik alors âgé de 20 ans. Leur père approchait des 55, et avait l'intention de passer la main à son aîné dès sa majorité, le plus rapidement possible. Cette même année le Wurtemberg redevenait protestant, chose paraissant plus normale dans cette région traditionnellement plutôt luthérienne, mais chose donnant aussi une ouverture vers la France qui sortait de la Révolution, plus riche que l'Allemagne et en train de redonner de l'essor à ses activités artisanales et de négoce. La ligne était tracée pour

Jean, l'outil familial revenant à son frère, il devait apprendre le métier de sellier en famille puis par compagnonnage, pour ensuite aller s'installer ailleurs. Ce fut la France.

L'opportunité se présenta peu après la majorité de Johann quand il lui fallut voler de ses propres ailes. Il possédait déjà un solide savoir-faire de sellier et des mains habiles. De plus, il avait appris à s'exprimer en français, grâce aux mesures édictées par le Duc de Wurtemberg fait prince électeur par Bonaparte en 1803. Puis le 1<sup>er</sup> janvier 1806, le Duc est couronné Roi Frédéric I<sup>er</sup> à Stuttgart, récompense napoléonienne de sa récente adhésion à la Confédération du Rhin. La décision est alors rapidement prise. Johann renonçait définitivement à sa part d'héritage dans un consensus familial, et en retour recevait un bon pécule remis par son père avant de se mettre en route vers la fortune en France. Ce fut à Vincennes pour commencer, avec un statut un peu bâtard mais pratiqué à l'époque de soumissionnaire civil travaillant pour l'Armée napoléonienne. La Maison Binder était créée avec l'appui de Maître Louis.

## **LE SECRET DE MAÎTRE LOUIS**

Début août la famille fêtait le baptême de Louis Alcide, mon petit frère qui venait de naître. Maître Louis avait accepté d'être le parrain. Il souhaitait aussi présenter à mon père son ami Hubert Bartly en déplacement d'affaires à Vincennes, et qui pour l'occasion avait été invité chez lui. Le sieur Bartly, carrossier et époux d'une fille Colin sellier parisien, avait dans cette ville très active et prospère, des intérêts commerciaux avec l'Armée dans le louage de voitures de campagne. Quant à moi, par dessus tout, j'étais heureuse, car Jean participait à la réception !

Debout à l'ombre d'un marronnier mon père avec Maître Louis, Hubert Bartly, homme dans la trentaine de type un peu gallois, et Johann Binder discutaient. Je m'approchais timidement du groupe et Johann me prit par l'épaule ce qui vainquit ma timidité et me permit de rester attentive à ce que je pouvais retenir pour plus tard de leurs propos. Germain, mon père disait :

- Mais mon cher Bartly, pouvez-vous m'en dire plus sur ce projet de création d'un bataillon de transport qui doit être formé d'ici peu à Vincennes, pour lequel de nombreux renforts de personnel de tous horizons se mettent en place pour faire marcher les nouveaux ateliers devant renforcer ceux du Génie et de l'Artillerie ?
- Comme vous le savez, les transports logistiques militaires sont actuellement confiés à des entreprises civiles dont l'Empereur est mécontent de l'efficacité des services rendus. Il veut que dès l'année prochaine des unités militaires de transport soient opérationnelles.

Votre ville a été choisie pour la création d'une base arrière et d'une de ces unités.

- Quel est votre rôle dans cette affaire ?
- Ah! Ah! On ne peut pas supprimer les fabricants, négociants et loueurs que je représente d'un trait de plume, et nous deviendrons en quelque sorte encore plus incontournables. C'est nous qui organisons la formation et nous détenons les compagnons finis indispensables, donc le savoir-faire qui va avec. N'est-ce pas Binder et bienvenu dans la corporation, car vous êtes bien des nôtres. Félicitations, en deux mois vous avez déjà réussi à vous faire apprécier paraît-il ?
- Merci Monsieur Bartly. Avec une petite réserve personnelle à émettre. Si les ouvriers civils ou militaires recrutés, dont un certain nombre d'allemands ne parlant pas français, mis à ma disposition sont excellents et motivés, par contre les matériaux fournis par l'armée sont de qualité médiocre. Les premiers résultats de mise en route dans le secteur de manufacture qui m'a été confié sont effectivement encourageants, par contre je me demande si les chariots et harnachements qui seront fabriqués pourront être durables en campagne à cause de ces matériaux imposés.
- J'apprécie beaucoup Johann qui m'a été recommandé et que je considère déjà comme un fils, interrompit Maître Louis sur un clin d'œil discret de connivence de son ami Germain invitant du geste à passer au salon.

\*

Noël approchait. Par les conversations de mon père avec Johann lors des repas en famille, j'apprenais des tas de choses qui détermineraient la destinée de ce dernier dans la carrosserie parisienne. Maître Louis avait définitivement adopté son poulain dont il admirait les talents étendus du charronnage aux harnachements. Mais Louis Baris avait aussi un secret : les Comtes de Provence et d'Artois, le Duc d'Aumont et d'autres aristocrates avaient fait remiser chez lui de très belles voitures qu'ils n'avaient pu emmener en exil, en commençant par de somptueuses berlins. Moyennant loyer et frais d'entretien. Une maintenance de gardiennage était assurée par Bartly et l'affaire suivait discrètement son cours, car il fallait éviter de montrer ces voitures en public. L'arrivée de Johann à Vincennes fut une aubaine pour Bartly de trouver, d'une part un ami, et d'autre part un maître artisan habile disposant de moyens sur place car des travaux plus importants devenaient nécessaires sur les voitures. La Maison Binder s'agrandissait déjà au bout de six mois.

Tout était prêt pour le réveillon avant la messe de minuit suivie de la remise des cadeaux. Et tout se déroulait merveille. Johann avait été invité à se joindre à la famille pour éviter qu'il restât seul cette nuit de joyeuses fêtes, et bien que protestant, il était venu avec nous à l'église pour la célébration. De ce jour mémorable, j'ai toujours conservé le premier cadeau offert par Johann, un magnifique petit sac de cuir à bandoulière tout cousu de sa main. J'avais été transportée de joie

- Oh que c'est joli, merci Maître Jean, vous me faites tellement plaisir, s'exclama-t-elle en sautant à son cou pour l'embrasser pour la première fois.
- Tout le plaisir fut pour moi de le coudre de ma main en pensant à toi, Emilie.

A cette époque, je vouvoyais Jean comme il se devait et je l'appelais Maître Jean, oncle aurait été pompeux. J'attendais d'être plus grande pour l'appeler Jean comme les adultes du cercle des ses intimes. D'ailleurs en ville également il se faisait appeler Jean Binder, car un très grand nombre de gens le croyait français en dépit de son léger accent.

\*

Maintenant c'était le tour au printemps d'arriver. Je ne pouvais assister au repas offert par mon père, maire de Vincennes, au Capitaine Jean-Baptiste Sauvet, chargé de la mise sur pied du 7<sup>ième</sup> bataillon des Equipages militaires à partir du mois d'avril. Mon père y avait également convié Hubert Bartly et Jean Binder, comme il se faisait désormais appeler. Par la suite, Jean me rapportait après l'essentiel de ce que je pouvais saisir.

- Monsieur le maire, la machine est en route, d'ici à l'été nous mettrons sur pied quatre compagnies fortes de 390 hommes, 650 chevaux et 150 voitures. Cela va faire beaucoup de monde qui doit être opérationnel en juillet pour partir en campagne. Six autres bataillons vont être mis sur pied hors de nos frontières, le mien sera le seul en France et à ce titre Vincennes conservera en base arrière des ateliers et des dépôts à partir du mois d'août.
- Et pour nous, les soumissionnaires qu'advientra-t-il, mon capitaine ?
- Ils auront des offres de plus en plus réduites du fait de la diminution des activités de mise en place et de la décision de l'Empereur de remplacer au maximum les civils par des militaires, monsieur Bartly.
- Je pense que vous aurez quand même besoin de nous car nous sommes des professionnels. De plus, vos meilleurs équipages militaires sont déjà pris par l'Artillerie depuis 6 ans et par le Génie depuis l'année dernière. Que reste-il de disponible ?

- La volonté de l'Empereur, monsieur Bartly.

Jean était très peu intervenu dans cette conversation entre français, mais se savait apprécié pour son efficacité par le Capitaine Sauvet. Il avait très bien compris aussi que d'ici le mois d'août la jeune Maison Binder devait se trouver d'autres clients. Il connaissait maintenant les grands attelages de campagne, et avait pris goût aux luxueuses voitures de maîtres dont il s'occupait dans les remises de Maître Louis. Alors pourquoi pas s'installer à Paris ? Il devait en parler à son ami Bartly, bien introduit dans le monde des selliers carrossiers parisiens.

- Hubert, trouve moi un atelier de sellier à louer à Paris pour le mois d'août, mon pécule a fructifié, alors plutôt dans un quartier chic...
- Bien Maître Jean, moi aussi il va falloir que je remplace mes activités de Vincennes. Je te trouve un atelier de sellier à louer bien placé et tu continues à t'occuper des voitures en pension chez Maître Louis, elles en ont bien besoin. Es-tu d'accord ?
- Formidable, merci beaucoup.

## **BINDER À PARIS**

Lorsque Jean me raconta cet arrangement, je fus d'abord triste à la pensée de son départ à Paris, mais compris rapidement que pour entretenir les voitures chez Maître Louis, sa présence à Vincennes serait périodiquement nécessaire. Par la suite, même les ateliers et dépôts militaires, firent appel à ses compétences en diverses circonstances...

Comme prévu, le 7<sup>ième</sup> bataillon des Equipages militaires franchissait le Rhin en août 1807 pour rallier Berlin. La prémonition de Jean sur les matériaux s'avérait, les attelages de qualité médiocre déperissaient rapidement et le bataillon dut être remonté l'été suivant à Vincennes avant de rejoindre l'Espagne en octobre.

Hubert Bartly tenait parole et avait trouvé quelque chose de convenable dans un immeuble bien placé. Jean Binder n'avait plus qu'à signer un bail démarrant le 1<sup>er</sup> septembre 1807 pour un atelier en rez-de-chaussée, sis au N°2 de la rue Napoléon qui deviendra rue de la Paix à la Restauration.

Courant septembre Jean quittait Vincennes pour s'installer rue Napoléon dans une location

comportant une boutique et une arrière boutique donnant sur cour, comme décrit dans le bail. Pendant la durée des travaux d'emménagement Jean était logé chez son ami Hubert au 52 rue Basse du Rempart à cinq minutes à pied de sa boutique. Il s'était mis en quête d'un meublé, mais Hubert insista pour qu'il reste demeurer chez lui moyennant je ne sais quel arrangement. Avant Noël, la boutique était prête à accueillir les quatre compagnons selliers de la Maison Binder qui, de septembre à décembre, avaient commencé les rénovations sur les belles voitures remisées chez Maître Louis. Grâce à quoi, pour ma plus grande joie, Jean passait de temps en temps à la maison où il avait table ouverte. Il fut invité par mes parents à passer ce second Noël chez nous. Une invitation qu'il s'empressa d'accepter avec un plaisir non dissimulé.

\*

A l'occasion de ce Noël 1807, en famille chez mes parents qui habitaient au 13 rue de Paris, tout près du château de Vincennes, Jean fut particulièrement bavard. Ses affaires avançaient bien. Son atelier boutique devait ouvrir début janvier, avec Hubert Bartly comme principal client bien introduit dans la profession par sa belle famille, Collin sellier rue de l'Université. Hubert était lui-même carrossier et loueur de voitures, notamment pour les Armées jusque là, situation en pleine reconversion décidée par Napoléon avec la création du Train des Equipages. Ce dernier était par ailleurs mandaté par des aristocrates de l'ancien Régime pour le remisage et le maintien en état d'un parc de luxueuses voitures, dont une bonne partie était chez Maître Louis.

Hélas ses clients, en cette période de gloire napoléonienne, avaient des difficultés de trésorerie depuis leur exil, et cherchaient à vendre certaines de leurs voitures, si ce n'est que pour financer le gardiennage des autres. Un nouveau genre de commerce s'offrait à Hubert : racheter des voitures de luxe dont il avait la charge en vue de les louer, tout en continuant d'entretenir les autres. Comme monnaie d'échange en quelque sorte.

- Mais de courtier, il deviendra ainsi commerçant ? dit mon père.
- C'est exact, répondit Jean, Hubert a en vue un bail, peut-être un achat, pour un double immeuble qui doit devenir disponible juste à côté de chez lui au 54 et 56 rue Basse du Rempart. Il conviendrait bien pour l'ouverture d'une Maison de loueur de carrosses qui nécessite remisages, ateliers, écuries et logements de personnel.
- Et bien sûr tu resterais son fournisseur ?

– C'est déjà envisagé comme cela, Germain.

La petite demoiselle de onze ans que je devenais n'avait pas raté un mot de cette discussion. Je me voyais déjà, comme ma mère avec mon père, tenir les comptes de commerce de Jean. Je vais demander à maman de m'apprendre, décidais-je en mon for intérieur !

\*

Trois ans passèrent. Jean venait régulièrement à Vincennes malgré le transfert des voitures remisées chez Maître Louis dans les nouveaux locaux de la Maison Bartly, loueur de carrosses au 56 rue Basse du Rempart, avec inscription à l'Almanach de commerce à partir de 1810. Il y restera mentionné presque 20 ans avant de déménager sur les Champs Elysées. Les affaires de Jean marchaient à merveille en quasi association avec Hubert pour lequel il intervenait comme sellier carrossier dans ses ateliers, et sa boutique de la rue Napoléon avait acquis de la notoriété.

Jean avait conservé des relations commerciales avec les dépôts et ateliers militaires situés près de chez nous. Elles étaient réduites certes, mais avec une recrudescence à partir de 1810, quand fut organisé de façon cohérente le Train des Equipages de la Garde avec son QG, ses dépôts et ateliers à Vincennes même. Jean ne manquait pas de venir nous rendre visite pour ma plus grande joie. Ma mère Marguerite avait consenti à m'apprendre comment tenir les comptes d'un commerce, j'étais plutôt douée et aimais ça. Rapidement, elle me confia des tâches dont je devais assurer la responsabilité. Quelle fierté !

En juin 1814, j'approchais de mes 18 ans. Je sentais que Jean s'intéressait à moi, non plus comme à une petite sœur, mais comme à une demoiselle à marier pour laquelle il avait un penchant du haut de ses treize ans mon aîné. A cette époque, celle de la première Restauration, Louis XVIII, Comte de Provence revenu d'exil, reprenait le Trône, avec dans sa suite le Comte d'Artois, le Duc d'Aumont... et beaucoup d'autres clients de haut rang. Hubert Bartly, pour ses excellents et loyaux services passés, avait été nommé aussitôt Chef des selleries et des équipages de la Maison du Roi. Par l'entremise de son ami, Jean Binder devenait également Carrossier de son Altesse Royale frère du Roi, le Comte d'Artois, futur Charles X.

L'adresse de la sellerie de Jean était désormais rebaptisée 2 rue de la Paix, exit Napoléon.

\*

Jean apprenait, par courrier venant de Marbach, le décès de sa mère cette même année, puis de son père l'année suivante. Pour lui, le problème d'héritage avait été réglé lors de son départ pour la France muni d'un bon viatique, et de ce fait il ne participait pas au partage. En outre, il vivait dans une meilleure aisance que sa famille restée en royaume de Wurtemberg et commençait à bien s'enrichir par son savoir faire et son sens du négoce de luxe.

Son ami Hubert avait retrouvé pignon sur rue avec le retour d'exil de ses puissants clients, satisfaits de retrouver leurs luxueuses voitures en état de marche, et surtout des carrossiers selliers et harnacheurs capables de relancer les écuries royales et les leurs. Pour Jean débutait une ascension jusqu'à l'apothéose en début de règne de Charles X, en recevant le titre de Carrossier des Ecuries du Roi pour les Equipages à la Daumont. La Maison Binder comptait déjà plusieurs centaines d'ouvriers.

### **MON MARIAGE**

Début 1816, Hubert quittait ses fonctions de chef des selleries et équipages des écuries du roi pour se consacrer entièrement à ses florissantes activités de la rue Basse du Rempart. Il s'inquiétait aussi sur le devenir familial de son ami :

- Jean, tu as la trentaine, un bon métier, et Emilie Janets est visiblement pincée pour toi et te tourne autour. Pourquoi tu ne la demanderais pas en mariage ?
- Veux-tu être mon témoin, Hubert ?
- Avec plaisir, mais fais vite car si tout le monde te croit français, tu es encore allemand citoyen du Wurtemberg, protestant et elle catholique.
- De simples formalités seulement un peu compliquées, Hubert.
- Oui certes, mais compte tenu de notre très aristocratique clientèle, il faut laisser toujours penser que tu es français et catholique. En épousant Emilie ce sera facile.
- Tu as le sens pratique et toujours raison !

En mars, tout était convenu selon les usages avec ma famille. Même le curé acceptait le principe d'un mariage à l'église entre un protestant et une catholique, à condition que Jean Jacques Binder s'engage à baptiser et élever ses enfants dans la religion catholique. Les formalités

administratives pouvaient alors commencer.

Et j'étais folle de joie...

\*

Jean reflétait la méthode germanique et avait maintenant assez de relations pour être bien conseillé. En août, à Marbach par l'intermédiaire de sa demi-sœur Magdalena, il faisait établir un acte de baptême attesté par le grand Bailli wurtembergeois, destiné à une traduction officielle par les services français, indispensable pour se marier tant au civil qu'à l'église en France. Magdalena faisait également enregistrer une demande d'émigration auprès des autorités administratives de Marbach qui fut acceptée une semaine plus tard.

Pour ce qui concerne le logement des nouveaux mariés, le bail en cours pour un commerce de sellerie carrosserie arrivant à expiration le 1<sup>er</sup> septembre, un nouveau bail était conclu pour les mêmes locaux, avec en plus un appartement trois pièces à part avec deux cheminées et petit escalier pour accès.

En anecdote, la traduction authentifiée par l'administration française de l'acte de baptême servant d'acte de naissance pour le mariage, laissait planer le doute pour savoir s'il s'agissait d'un baptême protestant ou catholique. Tous les noms étaient francisés et aucune mention de nationalité des parents n'apparaissait. Maître Louis Champfort, à la fois notaire et maire de Vincennes, ami de Germain Janets également, n'était probablement pas innocent dans cette affaire dont il avait été chargé. Cette ambiguïté convenait parfaitement aux convictions du Curé et à l'image de marque préconisée par Hubert.

\*

En février 1817, tout était prêt pour la célébration. Nous nous marrions donc à Vincennes sous de très bons auspices et aurons par la suite des enfants, dont nos quatre fils devinrent carrossiers et célèbres dans la profession. Sur l'acte officiel de mariage, Jean Jacques Binder, né à Marbach en Wurtemberg sans indication de nationalité, sellier carrossier, avait pour témoins ses deux amis Hubert Bartly, âgé de 40 ans, propriétaire et carrossier, ainsi que Louis Madeleine Baris, âgé de 58 ans, propriétaire. Le Curé n'eut plus aucun état d'âme devant une si belle version française

de certificat de baptême.

Fort de son nouvel état civil, Jean avait pu se faire inscrire pour la première fois comme sellier au N°2 rue de la Paix dans l'Almanach du commerce de la ville de Paris. Tout comme l'administration française lui délivrait sa première carte d'électeur en 1822 !

### L'APOTHÉOSE DE JEAN JACQUES

Réussite oblige, trois ans plus tard dans le même Almanach du commerce, Jean apparaissait carrossier à la même adresse avec en plus des ateliers rue d'Anjou Saint-Honoré dont il n'était encore que locataire des murs. Notre fils aîné Charles, naissait en mars avant d'être baptisé catholique comme convenu.

En 1826, à l'échéance du bail de la rue de la Paix que Jean n'avait pas renouvelé, nous étions déjà complètement installés comme :



adresse comprenant domicile personnel, magasin, ateliers, remises et logements, tout à la fois. Avec nos quatre enfants, Charles, Louis, Louise et Jules. Il manquait encore Henry.

FIN

## ÉPILOGUE

Beaucoup plus tard, Jean Schoempperlé, Ernest Bong, François Depralon et Charles Dieterich, les jeunes hommes du début de cette histoire venus avec Jean à ma communion, témoigneront devant le maire du 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris de l'arrivée en France en mai 1806 de Jean Jacques Binder. Ils étaient alors devenus respectivement :

Schoempperlé, débitant de tabac rue Thiroux,

Bong, sellier harnacheur et loueur de calèches rue Taitbout, prussien et voulant le rester pour faire échapper son fils à la conscription au titre de fils d'étranger,

Depralon, marchand de vin rue d'Anjou,

Dieterich, lampiste rue Godot de Mauroy, qui avait commencé ferblantier.

\*

Les établissements de la Maison Binder de la rue d'Anjou Saint-Honoré fonctionneront jusqu'en 1864, date de leur destruction pour libérer le passage au percement du boulevard Haussmann. Pas très loin sur ce boulevard tout neuf, la Maison Binder avait fait construire de nouveaux immeubles pour s'y établir officiellement l'année suivante.

J'avais alors 68 ans et beaucoup de souvenirs.

## NOTE SUR L'AUTEUR

Après le mariage de Jean Jacques et d'Emilie, la suite de l'histoire est contée sous forme d'une monographie établie à titre privé et intitulée "BINDER À PARIS – Les princes de la carrosserie" par un arrière-arrière-petit-fils Jean-Pierre Binder qui est également l'auteur du présent récit où il se transpose en la jeune et charmante damoiselle Emilie pour raconter la prestigieuse ascension de Jean Jacques Binder. Par cet artifice il se donne un certain recul, mais avec des personnages et des faits qui ont existé.